

BIBLIOGRAPHIE

Le château de velours, par PAUL FÉVAL. Paris : Palmé, 1878. Montréal : Cadieux et Deroué.

Ce livre est un de ceux que M. Féval a revus et corrigés depuis sa conversion.

Le sujet est plein d'intérêt. Il y a là de l'étrange, du fantastique, de l'idéal, à côté du réel de tous les jours et de tous les temps. Dans le domaine de l'idéal nous trouvons, en premier lieu, le jeune et beau comte de Lacuzan, chevalier des Ordres et colonel des dragons de Conti. Ce fier soldat, ce brillant seigneur, nous le voyons se dévouer avec une charité héroïque à secourir, à visiter et à soigner les malheureux atteints du terrible fléau, "le mal d'enfer." Mais quand on est si bon chrétien, comment peut-on se battre en duel ?

Lacuzan épouse la belle Marielle de Noyal. Or, voici ce qui arrive. La comtesse de Lacuzan est atteinte du "mal d'enfer." Elle échappe à la mort, mais sa splendide beauté a disparu ; "sa beauté qui est sa vie." Lacuzan veut alors tenter l'impossible. Il veut que sa femme ignore son malheur. Mais c'est en vain qu'il s'enferme avec elle dans le *château de velours*, et qu'il prétend la séquestrer à jamais du monde curieux et cruel. Il vient un moment où il se reconnaît impuissant à lutter contre le monde ; à un moment où il oublie Dieu, et veut s'ensevelir avec la comtesse sous les ruines du château ; désespoir que n'exécute pas l'odieuse et sottise persécution dont Lacuzan est l'objet, et qui nous paraît un autre point où ce noble caractère se montre inconsistant avec lui-même. Quant à la belle Marielle de Noyal, elle ne nous semble pas digne d'un tel dévouement. L'autour le dit aussi : "Cette Marielle était frivole comme celles qui sont trop belles. Trop de beauté est un malheur presque aussi grand que trop de richesse." Aussi ne s'attache-t-on guère à elle. On lui préfère sa sœur, Blanche de Noyal, la jeune fille dévouée et charitable, qui vend ses bijoux pour secourir les pauvres. Un autre beau caractère, c'est celui de Pichenet, le pauvre petit danseur de corde, "qui n'aime que sa mère." En écoutant M. Féval nous parler de cette sainte affection, on comprend pourquoi le grand romancier a dédié son livre à sa mère. Pichenet, protégé par Blanche et par Lacuzan, devient un savant médecin, et c'est lui qui trouve le secret de sauver la beauté de Marielle. A côté de ces nobles figures, l'auteur a placé la hideuse silhouette du saltimbanque Malbrouk, l'ennemi mortel de Lacuzan. C'est encore de l'idéal, l'idéal du mal.

Quant au réel, il est représenté vivant, agissant et parlant surtout, par cette foule de commères et de compères qui forment le public *cancanier* de la ville de Rennes : la vicomtesse de Turlutaine, la vicomtesse de Galirouet, la vicomtesse de Honnich, et nombre d'autres vicomtesses ; les vicomtes de Poilbriant, de la Guerche, le portier Vivé, les cinq négociantes Trécoché, etc.

"Quand ces messieurs eurent pris congé, le salon se transforma en amphithéâtre de dissection. Lacuzan fut étendu sur ce tapis. On le coupa par la pensée en bons petits morceaux, et, ma foi, une heure après, on s'en léchait encore les babines !

"Mais il nous faut laisser les vicomtesses anthropophages....."

On le voit, M. Féval a un excellent pinceau et de fameuses verges !

REVUE DE LA SEMAINE

ANGLETERRE

Le grand débat sur la question de l'Afghanistan se continue dans les Chambres anglaises. On sait que c'est cette affaire qui a motivé la session extraordinaire du parlement. Elle faisait presque seule le sujet du discours du trône. La question est déjà décidée, bien que la discussion dure encore, puisque le premier vote a donné au cabinet une immense majorité. Le parlement a ratifié l'action du gouvernement. Celui-ci a eu la bonne fortune

de pouvoir annoncer, en demandant la sanction des Chambres, que le succès avait confirmé son entreprise. Le jour même où la session s'ouvrit, l'armée anglaise remportait une éclatante victoire sur l'Emir, qui était même forcé de prendre la fuite. Plusieurs des forts les plus importants de l'Afghanistan sont en possession des Anglais. La Russie même commence à plier. Elle a consenti à retirer son ambassade. C'est plus que suffisant pour justifier devant le parlement la conduite du ministère et l'invasion du territoire de Sa Majesté l'Emir de Caboul. Il n'y a rien, qui ne réussisse comme le succès.

L'opposition a joué son rôle en cherchant à trouver le gouvernement en défaut. Mais, en somme, l'attaque a été faible et mal dirigée. Elle a porté sur deux sujets principaux. Les libéraux, tout en reconnaissant le droit que possède la Couronne de faire la paix ou la guerre sans le concours du parlement, ont prétendu que cette guerre n'était pas nécessaire, que les intérêts anglais en Asie n'étaient pas menacés par les relations de la Russie avec l'Afghanistan. En outre, ils ont combattu la proposition du ministère de mettre les dépenses de la guerre à la charge du *budget* des Indes. Tout cela n'était pas millionnaire, et, malheureusement pour l'opposition, le ministère avait déjà, en outre, des résultats, des faits qui venaient à l'appui de sa politique. A moins de revers imprévus, on peut croire que la session se terminera paisiblement.

Il ne serait pas impossible que la courte guerre qui vient d'avoir lieu eût pour conséquence d'assurer le protectorat de l'Angleterre sur l'Afghanistan.

Ce serait un magnifique succès pour la politique anglaise. La Russie serait ainsi évincée et la domination britannique en Asie assurée pour longtemps. L'Afghanistan, comme on le sait, est le pays limitrophe entre les possessions russes et anglaises. C'est le théâtre obligé des luttes qui pourraient surgir encore entre ces deux puissances dans cette partie du monde.

Les dernières nouvelles annoncent la soumission presque générale des troupes de l'Emir, qui ont refusé de combattre d'abord, puis rendu leurs armes.

Un second vote a été donné à la Chambre des Communes, laissant au ministère une majorité de plus de 100 voix. En proposant sa motion de censure contre le gouvernement, le marquis d'Hartington, chef de l'opposition, a demandé énergiquement le rappel de lord Lytton, vice-roi des Indes.

ÉTATS-UNIS

Le Congrès de Washington s'est occupé, ces jours derniers, de la question célèbre de l'indemnité de l'*Alabama*. La discussion a pris naissance dans la Chambre des Représentants. Il s'agit de savoir ce qu'il faut faire de la *balance*, ou excédant, de dix millions, qui reste des quinze millions si généreusement payés par l'Angleterre à la suite de la décision du tribunal arbitral de Genève. Les Américains, qui aiment beaucoup à recevoir, aiment peu à payer, comme le montre leur conduite dans l'affaire de l'arbitrage d'Halifax, et encore moins à rendre. L'affaire est en suspens.

FRANCE

La Chambre des députés continue ses *invalidations*. Le duc de Cazes y a passé, après M. de Cassagnac. De vives altercations ont eu lieu. Il en est résulté plusieurs duels qui n'ont pas eu de conséquences graves. Les républicains ont le contrôle, et ils s'en servent.

Le *Figaro* conseille aux partis conservateurs et monarchiques de ne pas exiger la révision de la constitution en 1880, à l'expiration du terme d'office de MacMahon, mais de prolonger le *statu quo*. Il est assez probable, en effet, pour ne pas dire certain, que si la révision se fait dans deux ans, la République sera définitivement établie, et le provisoire, la seule branche de salut des monarchistes, cessera.

ITALIE

La crise ministérielle, à Rome, a fini par la chute du cabinet. Le roi Humbert a

accepté la résignation de ses ministres, et M. Depretis a été appelé pour former un nouveau gouvernement. On s'attend à une dissolution prochaine du parlement et à de nouvelles élections.

Dans le même temps, les socialistes s'agitent et demandent la République. C'est un complet désarroi.

M. Depretis, après avoir formé un cabinet, a résigné soudainement, le télégraphe ne dit pas pourquoi. Le roi Humbert a chargé alors M. Cairoli de la besogne. Celui-ci a échoué à son tour, et le roi est revenu à M. Depretis, qui s'est mis de nouveau à la tâche.

A. G.

NOS GRAVURES

L'arche des officiers du service civil

On peut affirmer que cette arche, dont nous donnons une vue, est la plus belle qui ait été construite à l'occasion de l'arrivée de nos nouveaux gouvernants. Elle est placée à l'entrée principale des bâtisses du parlement à Ottawa. Tous ceux qui l'ont vue ont témoigné de leur admiration. Les employés du service civil méritent les félicitations de tous pour cette démonstration réellement admirable.

Son Eminence le cardinal Cullen

Après Mgr Dupanloup, l'Église vient encore de faire une grande perte : Son Eminence le cardinal Cullen est mort. Né en Irlande, en 1803, Mgr Paul Cullen fit ses études théologiques en Italie. Après avoir reçu la prêtrise, il se fixa à Rome, où il entra dans les bureaux de la chancellerie du Vatican, et où il dirigea pendant plus de quinze ans les affaires religieuses de son pays. Pie IX, qui l'affectionnait beaucoup, le nomma, en 1849, à l'archevêché d'Armagh, et, trois ans après, le transféra au siège de Dublin. Créé cardinal en 1866, Mgr Cullen prit une part active à la question de l'instruction publique, qu'il considérait avec raison comme la plus importante de toutes. Malgré l'opposition qu'il crut devoir faire à l'enseignement officiel, qui déjà proscrivait Dieu de l'école, il jouit toujours de la considération et du respect des différents vice-rois qui se sont succédés à Dublin. La mort de Mgr Cullen enlève à l'Église un intrépide défenseur, à la catholique Irlande un de ses plus illustres enfants.

EXECUTION DE COSTAFROLAZ

Costafrolaz montrait depuis quelque temps un grand désir de bien mourir. Il s'est confessé plusieurs fois, a reçu la communion et fait de grands efforts pour contrôler ses sentiments. Néanmoins sa santé était vivement affectée depuis qu'il avait perdu l'espoir d'obtenir une commutation de sa peine. Des requêtes avaient été adressées au nouveau gouverneur le marquis de Lorne, qui ne voulut pas agir sans consulter ses ministres.

Lorsque le shérif eût reçu d'Ottawa une dépêche télégraphique lui annonçant que la loi devait suivre son cours, il se rendit à la prison en compagnie du Révd. M. Aubry et communiqua cette dépêche au condamné. Celui-ci a reçu la nouvelle avec calme, mais il s'écria en levant les bras au ciel : "Je ne suis pas coupable du meurtre de Mathevon."

Le prisonnier a passé la dernière nuit en prières et n'a reposé que pendant quelques heures.

Vendredi, quelques instants après l'heure fixée, c'est-à-dire après onze heures, le prisonnier n'était pas encore sorti de la prison. Au bout de dix minutes, on le vit s'avancer d'un pas ferme vers l'échafaud, accompagné des Révds. MM. Aubry et Daigneault, de Saint-Jean. Il gravit les marches d'un pas assuré et son extérieur ne trahissait rien l'émotion qu'il devait ressentir. Il paraissait tout à fait indifférent à son sort. Il se tourna vers les spectateurs et s'exprima ainsi :

"MESSIEURS :—Je pense que vous vous attendez à ce que je fasse un discours et une confession ; mais je n'ai aucune confession à faire. Je vais subir l'extrême pénalité de la loi pour un crime dont je suis entièrement innocent."

Il remercia alors le geôlier et sa famille de leur bonté et de leurs soins pour lui pendant son séjour dans la prison, ainsi que les habitants du comté de Saint-Jean et ses amis de l'autre côté de la frontière qui avaient consenti de si bonne grâce à adresser une pétition au Gouverneur-Général demandant que sa sentence fût commuée en emprisonnement pour la vie.

Puis d'une voix solennelle il protesta une seconde fois de son innocence et prit Dieu à témoin de la vérité de ses paroles. "J'ai occupé une haute position en ce monde, mais je suis sûr de descendre bien bas," dit-il, en indiquant du doigt la fosse creusée sous ses pieds.

Il pria ensuite l'exécuteur de serrer davantage la corde autour de son cou.

Ses dernières paroles furent : "O mon Dieu ! si je n'avais pas confiance en vous, quel espoir me resterait-il ?"

Aussitôt qu'il eût prononcé ces paroles, le signal fut donné, la trappe se déroba sous ses pieds et le malheureux fut lancé dans l'éternité. Un frisson d'horreur s'empara des assistants.... quelques convulsions.... et Costafrolaz avait expié son crime.

Une descente dans le cratère du Vésuve pendant l'éruption actuelle

Le correspondant du journal *l'Italie* lui écrit :

Le 11, à minuit, après avoir résisté à de précédentes sollicitations et avoir catégoriquement refusé de faire partie d'une caravane qui s'était mise en chemin, j'ai subi l'attraction.

De Naples on voyait au sommet de la montagne une immense gerbe de feu qui se détachait très-vivement sur l'azur du ciel. La lune était splendide : claire et rayonnante, elle traçait sur l'onde tranquille un sillon lumineux et presque parallèlement. La clarté extraordinaire de cette nuit permettait de suivre très-distinctement les deux sillons plus étroits de Jupiter et de Sirius, qu'il est à peu près impossible de distinguer sous les latitudes plus septentrionales.

Quand nous sommes arrivés au cratère (3 sur 12, car quelques-uns avaient senti leur ardeur défaillir à l'Atrio del Cavallo), le spectacle était saisissant.

Au milieu de cet embrasement, nous voyions à nos pieds bouillonner dans le fond du cratère des flots incandescents, et le petit cône semblait secouer avec impatience un manteau de feu.

Descendre ou ne pas descendre ? telle était la question que chacun se posait, et excepté le jeune et fidèle Tato et mon ami Edigio, les deux autres, dont je faisais partie, hésitaient sérieusement. Cependant, nous voyions se mouvoir, à 25 mètres au-dessus de nous, quelques ombres noires, grandies par un jeu d'optique singulier.

Tato, armé en guerre et chaussé de souliers d'Auvergnat, se lança le premier et reparut bientôt, nous assurant qu'il avait trouvé une place excellente où, disait-il, on était aussi bien que dans un "palco" de San-Carlino, et qu'un Anglais aurait payé trente ducats ! Plus moyen d'hésiter : nous sommes descendus, un peu aveuglés d'abord et tous suffoqués, mais nous nous sommes vite habitués à cette atmosphère invraisemblable.

J'ai vu bien des fois des éruptions plus imposantes, jamais de plus réellement intéressantes.

La lave coulait ou plutôt roulait à nos pieds ; nous étions des atomes perdus dans une immense auréole de feu ; le volcan mugissait ; çà et là, des fissures jetaient, au milieu de ces divers tumultes, des sifflements stridents comme ceux de gigantesques boas.

Des matières rutilantes décrivaient de temps à autre des paraboles effrayantes au-dessus de nos têtes et allaient tomber au loin, en dehors de l'ourlet du grand cratère, vers l'orient.

Les quelques excursionnistes qui nous avaient précédés dans cette antichambre de l'enfer, recueillaient des mains de leurs guides des médailles de lave, portant—par précaution sans doute, et en prévisions d'une phase future—le millésime de 1879 ; c'est un faux en écriture volcanique, mais non prévu par la loi.

Entre-temps, les premières lueurs de l'aube, avant-coureur du lever du soleil, faisaient pâlir peu à peu le ton rouge vif des émissions du cône.

[NOTE ÉDITORIALE.—Nous avons publié une vue de l'éruption de ce volcan dans un de nos derniers numéros.]

—On offre en vente, à bon marché, la série complète de *L'Opinion Publique*, 9 volumes, dont quatre reliés. S'adresser au No. 233, rue Sainte-Elizabeth, Montréal.